

## **Le crabe de terre**

« Viens, crevette » m’a dit la voix que personne n’entend et je suis partie avec l’homme des jours heureux à la pêche aux souvenirs.

Ensemble, par le chemin buissonnier des mûres sauvages, balisé de ronciers bourgeonnants, nous sommes allés nous échouer sur la plage verte du Champ Perdu. A perte de vue le blé de printemps ondoyait, déjà herbu, encore gracile. Mon compagnon a pris ma main, je crois... A pris ma main – je veux le croire – et m’a pilotée jusqu’à la Cabane aux Chasseurs. J’ai contourné le vieil édifice de tôle ondulée, laminé par les intempéries, pour m’asseoir sur le banc réservé à l’auguste fessier des tueurs de lièvres. Et de là, j’ai regardé la plaine. Délivrée de mes amarres citadines, oublieuse de mon radio-réveil, j’ai cinglé des yeux sur son océan de terre avec, pour seul amer, l’église du village, repérable cent lieues alentour. Je flottais, désincarnée. L’air fleurait bon le trèfle coupé et le varech humide. Le ciel était blanc, lesté d’une petite pluie sèche.

Je me suis penchée. Notre tas de pierres, à gauche du banc montait la garde. Fidèle au poste et au passé. Je l’ai taquiné d’un pied virtuel quelque peu insistant... Mais, à force d’opposer une stoïque inertie aux crosses vengeresses des chasseurs bredouilles, il s’était ancré dans la résistance. Rôdé aux pires déferlantes. Quel vaillant tas que ce tas-là : élevé pierre à pierre, vacances après vacances... Une pierre pour chaque escale au Champ Perdu, main dans la main de l’homme sans ombre.

Grisée par nos retrouvailles, j’ai voulu détourner le cours du destin, en ajouter une supplémentaire. L’élue, étroit losange en pointe de flèche, a libéré un grouillement familial de cloportes et de forficules. Comme au bon vieux temps de mon enfance... Quand aucune répulsion phobique n’interférait entre ma Beauce pierreuse et moi... Que je lui arrachais du ventre, à coups d’ongles noirâtres, ses précieux silex taillés, plusieurs fois millénaires... Ou que je débusquais sous eux ses invertébrés préhistoriques, les titillant hardiment d’une

brindille amicale. A cette double évocation, un puissant dégoût rétrospectif m'a assailli, causant la chute silencieuse de mon fardeau illusoire. Dents serrées, face au vent, j'ai maudit le Champ Perdu qui n'était pas, n'avait pas été, ne serait jamais la mer promise ! Dans mon dos, l'homme des songes aventuriers, d'un souffle, a changé de cap.

« Tiens bon la barre, Crevette, Eté droit devant ! »

J'embarque sur un tabouret à l'assise paillée. L'air surchauffé gronde d'insectes bruissants. La pantagruélique table dressée au beau milieu de la cour croule sous la mangeaille. Autour de cet hasardeux assemblage de tréteaux vétustes et de planches aboutées, les gars de batterie chaloupent coude contre coude, exaltés, par une âpre piquette gouleyant de gosier en gosier. Aussi fringants que naguère : La Gnogne le dandy, N'a-qu'un œil, Gros Minouche, Camille et son crâne chauve, Félix le balafre anti-franquiste, Ribouldingue sans les Pieds Nicklés... et bien d'autres encore. Tous pirates au pied terrien, la trogne boucanée, le foulard rouge protège-poussière noué au cou. Tous journaliers promus faucheurs à la saison moissonneuse, survivant de rapines l'hiver venu. Eux, mes amours défendus !

A ne surtout pas aborder de trop près... redoutables frères bouseux de l'écumeur Barbe Noire et du grand Surcouf, si chers à mon imagier marin.

L'homme des immensités océanes élève au-dessus de mes nattes blondes la croix tressée d'épis que Monsieur le Curé a aspergée d'encens au premier office. Geste porte-chance empreint de religiosité païenne, renouvelable tous les douze mois après chaque ultime coupe de blé. Rituel incontournable enclenchant le compte à rebours de la prochaine récolte estivale ! Cycle immuable des travaux champêtres : une saison chassant l'autre pour mieux renaître, fraîche aux semailles, caniculaire à la fenaison. Et ainsi de suite. J'ai quatre ans... huit ans... treize ans. C'est toujours le même oison d'août, rôti à point, d'un fondant graisseux dégoulinant au coin des bouches braillardes. Ça pue le grailon et la poussière, la sueur des hommes et le suint des bêtes, le grain mûr écrasé et la vinasse chauffée. Pas du tout l'iode, ni le sel. Pourtant, au reflux de cette ripaille, les gueulantes filent plein nœud jusqu'à Valparaiso... le port le plus chanté des sept mers. L'homme des rêves éveillés a posé sa casquette contre son assiette fumante : une casquette paysanne informe, plate, quadrillée en noir et brun ; rien de comparable avec la prestigieuse casquette bleue à visière galonnée des Commandants de bord !

Lui aussi entonne Valparaiso pour saluer le Champ Perdu nourricier, la moisson achevée, le blé ensilé. Comme il les a toujours fêtés, entraînant dans son équipée vocale ses besogneux ivres... direct vers la haute mer. Je détonne à l'unisson. La tête me tourne, je souris dans le vide. La Gnogne saute sur le pont improvisé qu'offre la table et entame une gigue endiablée parmi les reliefs du banquet. Il est jeune, beau, insolent et crasseux. On dit de lui que sa famille l'a déshérité...

Qu'il a fait les quatre cents coups. On dit tant de choses... Plus tard, je l'épouserai, parole d'ado. Pour l'accompagner, tous frappent dans leurs mains, tous iront à Valparaiso... Mais aucun n'y laissera ses os, tant pis pour la chanson ! J'ai treize ans et la Gnogne exécute sa dernière danse.

Le ciel s'obscurcit, l'orage gronde. L'heure de dégréer a sonné : mon radio-réveil me livre les premières infos du jour. J'essaie d'émerger des limbes.

Mais l'homme d'outre-rivage susurre à mon oreille :

« Vite Crevette, les mouettes noires sont de retour ! »

La tentation l'emporte. Je replonge à sa suite...

Le Champ Perdu embaume la terre fraîchement émottée. Une odeur lourde, presque menaçante, annonciatrice des houles automnales. Le passage de la charrue a labouré d'un soc impitoyable le sol épierré par des ouvriers agricoles au dos scoliotique. De longues vagues brunes sillonnent, immobiles, ce paysage désertifié. Les lombrics se tortillent à l'air libre. C'est la fête aux corneilles. Mauvais présage... j'ai depuis belle lurette cessé de croire en l'existence de mouettes mutantes. D'ailleurs, France Inter m'invite à me lever.

Pourtant, je m'attarde auprès de l'homme des eaux trop bleues.

Dans quel espoir ?

J'entends sa toux rauque, sa respiration saccadée.

« Fais pas attention, Crevette. C'est la faute au crabe de terre » me rassure la voix qui s'enroue.

Je ne comprends pas. Un tourteau ou une étrille auraient-ils été préférables ? Je lui pose la question. Il éclate d'un rire quinteux. Alors, je ris à mon tour et j'en appelle au vent du large

pour envoyer dinguer aux abysses ce sale pinceur. Debout, tête haute, sous une bruine fine qualifiée d'embruns...

Comme je l'avais fait cet octobre-là, confiante en mon pouvoir invocateur. A la différence près qu'aujourd'hui, j'ai perdu ma foi d'antan. La nostalgie me submerge. L'homme des chants siréniens sombre dans le flot salé de mes larmes. Il me souvient – triste souvenir – que l'année de mes treize ans fut celle où la vie réelle me rapatria brutalement du pays de ses merveilles marines. Et que j'appris enfin, bien malgré moi, son histoire... l'histoire douce-amère d'une vocation noyée dans l'œuf. Car, dès avant sa naissance, son futur statut de premier-né l'avait arrimé à la ferme paternelle. Sans échappatoire permise. Un destin tout tracé d'héritier beauceron contre lequel aucun fils aîné n'aurait alors osé s'insurger. Et qu'il n'avait jamais fui. Sauf à dix-sept ans, la radieuse parenthèse d'un exode-éclair en Touraine, drôle de guerre oblige !

Quant à devenir Capitaine au long cours... Vogue la galère à rêves. Tangant de ci, de là, entre contes et chansons, sous les quolibets amusés des villageois indulgents. Une éternité de naufrages successifs à engrosser et accoucher obstinément son champ de cailloux... Seul dans la tourmente. Jusqu'à ce qu'une petite moussaillonne banlieusarde, larguée par ses parents pour les congés scolaires et haute comme un quart de gouvernail, franchisse la passerelle de son vaisseau fantôme, prête à gober toutes ses bourlingues imaginaires et les poissons avec ! Neuf ans durant. Sans jamais douter, ni faillir.

J'ouvre les yeux à marée basse. Je suis seule. La Cabane aux Chasseurs s'effondre. Le tas de pierres s'écroule. La Gnogne s'endort sur les rails luisants d'une voie ferrée. Je me lève... L'hiver de mes treize ans, mon père, ce rat des villes, a vendu le Champ Perdu, la ferme des quatre saisons et le grand lit bateau de son frère.

Mais Crevette j'étais, Crevette je reste. Et, depuis un peu plus d'une décennie maintenant, je navigue à ma façon, sur des vols long courrier. Etre hôtesse de l'air m'ouvre tous les horizons. Je patiente donc. Rien ne presse. Il me suffit d'y croire, encore et encore...

Parce que c'est sûr, un jour : j'irai à Valparaiso.